

“Aime Dieu et va ton chemin”



Bulletin de l'Union-Allet

VOL I.

MONTREAL—25 SEPTEMBRE, 1874.

No. 12

SOMMAIRE.

1. IL Y A QUATRE ANS.
2. MONSEIGNEUR DE MERODE.
3. AU PINCIO LE 20 SEPTEMBRE 1870, (Suite).
4. EPISODE DE CASTELFIDARDO.

5. ECHOS DE ROME.
6. PETITES NOUVELLES.
7. DECES.—MARIAGES.—NAISSANCES.
8. ANNONCES.

IL Y A QUATRE ANS....

LE 20 ET EL 21 SEPTEMBRE 1870.

J'ai lu quelque part que Napoléon I, qui avait vu se lever tant de journées glorieuses, disait à ses généraux assemblés autour de lui que « le jour de sa première communion était le plus beau de sa vie. » En feuilletant un vieux livre, j'ai trouvé qu'un prisonnier politique, célèbre dans l'histoire, s'écriait devant une nombreuse réunion d'amis : « Quand je vivrais trois siècles, je n'oublierai jamais le jour où des soldats vinrent me prendre pour me conduire dans de sombres cachots. » Ainsi il est dans la vie humaine de ces moments, de ces jours que l'on n'oublie jamais. Comme le soldat devenu vieux conserve toujours la marque des blessures qu'il a reçues sur les champs de bataille, de même nous conservons les vives émotions du jeune âge, ces circonstances à jamais mémorables qui ne nous laissent qu'avec la vie. Tous nous avons « un plus beau jour » dans le pèlerinage que nous faisons ici-bas, comme aussi nous avons tous « un jour lugubre » qui nous a frappés plus que les autres : il y a de ces souvenirs qui ne s'exhalent qu'avec le dernier souffle.

Le prisonnier politique avait son souvenir ; le héros d'Austerlitz n'a jamais oublié le jour de sa première communion : les soldats de Pie IX, les Zouaves pontificaux n'oublieront jamais, non plus, le jour et le lendemain de la prise de Rome.

Oh ! oui, nous nous les rappelons, ces jours. Il y a quatre ans de cela, et, nous le disons souvent, « c'est toujours aujourd'hui. »

Il y avait déjà une dizaine de jours que Cadorna et Bixio, les deux principaux généraux des armées piémontaises, entouraient les murs de la Ville Sainte. Les soldats de Pie IX avaient abandonné leurs quartiers, couchaient sur le pavé des places publiques et se tenaient prêts à répondre aux attaques de l'ennemi ; nous dormions bien, quoique notre lit ne fût pas de duvet. Nous étions tous dispersés ; à chaque porte de Rome, il y avait une couple de compagnies. La compagnie dont je faisais partie, la cinquième du trois, stationnait sur la place Colonne.

Et nous attendions avec une impatience fébrile le moment où

il nous serait donné de voler au combat. Ce moment ne se fit pas attendre. Depuis environ deux jours, nous entendions les premiers coups de canon et le brave sergent Daniel Shea et trois autres jeunes zouaves avaient déjà reçu de glorieuses blessures au pied de la colline de Monte-Mario. Le 19 septembre, vers 10 heures de l'avant midi, un ordre de la place nous annonça que notre compagnie devait se porter à la porte de St. Jean de Latran. Nous partîmes donc la joie dans le cœur, sous le commandement du bon vieux capitaine Thalmann. En arrivant à St. Jean de Latran, nous commençâmes à creuser des fossés et à fixer sur les murs des sacs remplis de sable. Notre travail dura tout le reste de la journée.

Vers six heures de l'après-midi, nous vîmes arriver à la *Santa Scala*, notre Saint Père le Pape. Il était escorté de la Garde noble. Après une courte prière faite au pied de l'escalier que monta son Divin modèle, Pie IX sortit de la chapelle et, nous apercevant, il se tourna vers nous et nous donna sa bénédiction. Et il s'éloigna.

Nous regardâmes pendant longtemps le char qui emportait le Pontife-Roi.

Nous fîmes alors la réflexion que c'était peut-être la dernière fois que nous le voyions. Cependant nous étions heureux : il nous avait bénis.

Le soir venu, les clairons sonnèrent l'extinction des feux et, à dix heures, tout le monde était endormi. Deux zouaves seulement, deux sous-officiers canadiens veillaient encore. Ils étaient assis auprès d'un feu et causaient un peu de tout, du pays, de leurs bonnes mères qui, peut-être, à ce moment, veillaient aussi et adressaient au ciel des prières pour leurs enfants absents. Tout était tranquille : on voyait en dehors des murs, les lumières que l'armée ennemie avait allumées de distance en distance. En regardant ces lumières, D* dit à son ami B* :

—Je crois, mon cher B*, que les *bersaglieri* du *galantuomo* commenceront demain à nous lancer leurs grenades.

—Tant mieux, répondit B*, le plus tôt nous nous battons, le mieux ce sera. Je brûle du désir de voir la fumée des batailles ;